

enfant, veille un peu ce que Sémiramis, pendant mon absence, ne fasse pas trop de sottises. Monsieur le juge, veuillez me suivre.

Et tous les deux passèrent dans la pièce voisine.

L'entretien se prolongea ; mais, sauf quelques sons vagues, on ne pouvait rien entendre de ce qui se disait dans l'arrière-boutique. Clara, inquiète et rêveuse, songeait au sujet probable de cette conversation entre Richard et sa mère, quand un bruit, qui s'élevait à l'autre extrémité du magasin, attira son attention. Sémiramis gourmandait un personnage qui venait d'entrer et dont la voix rauque et dure annonçait un indigène australien.

—Quoi vous demander ? disait-elle dans son mauvais anglais, moi pas comprendre du tout. Allons vous pas digne de parler à femme comme moi. Vous retourner à votre camp bien vite, bien vite, ou moi faire fouetter vous, méchant nègre !

Comme on le voit, Sémiramis avait son aristocratie ; néanmoins, l'indigène ne tint pas compte de ce congé en règle et articula non sans quelques efforts :

—Miss... Clara.

Mademoiselle Brissot se leva précipitamment et courut vers l'entrée du store.

—Eh ! dit-elle, c'est le sauvage que j'appelle Tête-de-Crin. A quoi pensez-vous, Sémiramis, de tourmenter ce pauvre homme ? Oubliez-vous qu'il est mon protégé depuis le jour qu'il nous fit traverser dans son canot d'écorce la rivière qui venait de déborder subitement ? Allons ! donnez-lui un verre d'eau-de-vie pendant que je vais m'enquérir de ce qu'il désire.

—Moi pas faite servir un nègre, murmura Sémiramis en allant chercher toutefois une bouteille d'eau-de-vie et un verre, de l'air d'une princesse humiliée.

Tête-de-Crin, comme l'appelait Clara, était, en effet, un de ces noirs indigènes qui vivent encore à l'état sauvage dans les colonies australiennes, et dont la race, refoulée peu à peu par la civilisation, abruti par la misère et l'usage des liqueurs fortes, ne peut tarder à s'éteindre. Il avait une cinquantaine d'années : son épaisse crinière, ainsi que sa barbe inculte et sordide, était déjà toute blanche. Il avait les bras et les jambes grêles des individus de sa race, particularité d'autant plus facile à constater, que ces bras et ses jambes étaient nus. Tout son costume consistait en un manteau de peau d'opossum, encore était-il probable qu'il l'avait mis pour venir à la ville, car ses pareils, d'habitude, n'abusent pas des vêtements. De grossiers tatouages sillonnaient son corps ; il avait un air farouche et tenait à la main plusieurs sagaies. A la vue de Clara, il se mit à faire des bonds convulsifs, sorte de danse chargée sans doute d'exprimer son allégresse en présence de la charmante Européenne.

Les naturels australiens quittaient ainsi parfois leur tribu pour venir dans les villes mendier quelque objet de peu d'importance. En général, ils étaient bien accueillis par les colons qui, pleins de pitié pour cette race dégradée, s'empressaient de les satisfaire, après quoi les sauvages retournaient dans leurs solitudes. Tête-de-Crin, bien qu'il fût chef d'une tribu de quinze à vingt personnes, était un des quémandeurs qui se montraient le plus sou-

vent dans les rues de Dorling-station. Ayant eu l'occasion de rendre à Clara et à son père un léger service, dont il avait été, du reste, amplement récompensé, il venait de temps en temps au store solliciter une petite offrande. Habituellement c'était de la nourriture, un verre d'eau-de-vie, ou des objets de mince valeur, tel qu'un clou pour armer sa sagaie ou simplement un bout de corde pour retenir son manteau, et sans doute un motif de ce genre l'avait terminé cette fois encore à quitter pour quelques heures les bois où vivait sa tribu.

Clara ne s'effraya nullement de cette visite. Elle s'approcha du sauvage en souriant, et dans un langage où le geste avait plus de part que la parole, elle lui demanda ce qu'il souhaitait ; Tête-de-Crin répondit par des sons inarticulés et inintelligibles.

Alors Clara lui montra successivement divers objets contenus dans le magasin : des vêtements, des ustensiles de chasse et de pêche, des vases de terre ou de bois. A tout cela l'indigène secouait la tête ; il finit par prononcer distinctement plusieurs fois le mot : *hiso*.

Clara ne comprenait pas davantage ; mais Sémiramis qui, malgré son mépris pour les noirs australiens, était un peu mieux au courant de leurs habitudes et de leurs idiomes, dit à sa jeune maîtresse :

—Missi Clara, *hiso*, dans la langue de ces vilains sauvages, vouloir dire : serpent noir. Méchant bête, serpent noir ! Homme mordu, mourir une minute après.

Nous voilà bien avancés, répondit Clara. Ce n'est pourtant pas un serpent noir que nous demandons Tête-de-Crin. Il en trouverait assez dans le *bush* sans en venir chercher ici, et comme dirait mon père : « Nous ne tenons pas à cet article. »

Cependant une idée se présenta tout à coup à son esprit ; elle se souvint que, de tous les objets convoités par les sauvages de l'Australie, le plus précieux à leurs yeux étaient une baguette de fer ; non pas qu'il se servent de ces baguettes pour leur défense ; à défaut de fusils, leurs casse-tête, leurs sagaies et surtout leurs *boomarengs*, arme singulière qui revient dans la main de celui qui l'a lancée après avoir frappé le but, suffisent amplement à leurs besoins. Mais, quand l'un d'eux est parvenu à se procurer une de ces baguettes, il croit n'avoir plus rien à craindre du serpent noir, ce terrible reptile qui infeste le pays, et certains indigènes donneraient tout ce qu'ils possèdent, ce qui, à la vérité, n'est pas grand-chose, pour une baguette de ce genre.

Dès que Clara eut soupçonné le désir de son protégé, elle se dirigea vers une partie du store où se trouvaient de vieilles armes et elle y déterra un fusil de munition tout rouillé qui pouvait provenir de quelque garde national français. En ayant arraché la baguette, non sans effort, elle la remit à Tête-de-Crin. A peine celui-ci fut-il en possession de la tige de fer, qu'il la fit tourner au dessus de sa tête, en manifestant la joie la plus vive. Il riait, il dansait, il poussait des cris frénétiques, sans cesser d'agiter dans tous les sens la bienheureuse baguette.

Bientôt, voulant donner aux spectatrices une idée de l'usage auquel il devait l'employer, il représenta dans une pantomime expressive ses luttes contre le serpent noir. D'abord il imita le sifflement du rep-